

Eric Le Ny

Amour Solaire

*Pauvreté
&
Signe des temps*

Du même auteur

Chuchotement d'un papillon, Chapitre.com, 2017

L'Éternité en Passant, Chapitre.com, 2017

Chaos, Chapitre.com, 2018

D'âme et de Mort, Chapitre.com, 2018

À fleur de peau, Chapitre.com 2018

La disparition, Chapitre.com 2018

Rêve ailé, Chapitre.com 2019

Ce livre a été publié sur www.bookelis.com

ISBN : 979-10-359-9529-4

© Eric Le Ny

Tous droits de reproduction, d'adaptation et de traduction,
intégrale ou partielle réservés pour tous pays.

L'auteur est seul propriétaire des droits et responsable du contenu de ce livre.

Avant propos

J'ai vu que la Matière n'est pas matière comme je la pense ou la croit, l'Esprit peu conforme à mes conceptions ou mes croyances. J'ai pensé que nous ne pouvons saisir le Conscient en notre conscience, nous ne pourrions le supporter, ce serait comme la foudre. En raison de ce fait d'ignorance, la mienne, et nous par extension, sommes incapables de savoir où nous allons de façon absolument consciente et définitive.

À la rigueur l'âme le sait, sans en avoir pleinement conscience. Comme si elle se réveillait d'un long sommeil. À cause des maux qui l'accablent et des biens qui viennent la soigner. Mais rien n'est jamais fixé d'avance.

Si nous sommes ici est-ce ou n'est-ce pas en vue d'aller ailleurs ? Ça viendra en son temps. Ce qui compte pour l'heure c'est ce que nous faisons de nous, et comment. De même pourquoi.

De façon plus générale, il faut que nous prenions la Vérité à pleine main. Qu'elle ne reste pas théorique. Nous ne pouvons pas vivre en dehors du vrai, cela ne peut que nous miner.

Si nous voulons vivre, nous n'avons pas le choix, il nous faut lutter et ne jamais renoncer. On sait combien les forces adverses, les puissances obscures sont terribles. Empruntant de nombreuses formes nous décourageant, nous nous demandons à quoi bon ? On sait combien nos congénères peuvent opprimer et tuer, prendre la vie des autres et leurs énergies. Tout cela nous conduisant dans des situations historiquement atroces, semant des chocs dans toutes les psychés humaines, qui souffrent de tout ce qui se passe. Nous avons également vu que nous étions tous liés dans un même sort. À moins d'être de marbre, incapables de ressentir ce que ressentent les autres êtres. Dans ces conditions il est difficile de se sortir de ces tragédies, sans savoir par où, par qui ou comment. Plus dur encore dès lors qu'on prend la

mesure de l'ignominie, face à laquelle l'usage de la violence n'est pas conseillé, bien au contraire.

Mais alors que faire et que dire ? Comme si nous n'avions aucun moyen. Les seules réponses seraient d'ordre personnel, ou individuel, relatif et subjectif, non probant pour l'ensemble.

Quelles seraient donc nos preuves, nos propositions ? Et dans l'hypothèse où elles seraient recevables à qui pourrions-nous les donner, pour quel emploi ?

Les philosophes s'accordent-ils à propos de la morale, les questions éthiques seraient-elles sans contradictions ne parlant que d'une voix ? Tout comme relativement à la beauté les critères seraient universels ? Tout cela n'est pas sûr. De plus l'homme *moyen* est dépourvu de toute possibilité d'effectuer une synthèse des savoirs accumulés, et de poser un jugement sans faute, ce serait surhumain. Quand je dis « savoirs » je parle de ces destins particuliers, des erreurs commises, des maux engendrés qui reviennent, et des vertus qui font comme on dit des karmas, et nous laissent dans l'incertitude. Mais nous jugeons tout de même, et ces jugements peuvent aussi être justes. Et également injustes, aggravant les maux sur l'ensemble de l'humanité.

Vérité, Justice, il semble que nous aspirons à cela. Plus que d'avoir une connaissance de l'essence ou de la nature des choses. Cependant c'est lié. Prosaïquement nous aspirons à jouir des bons fruits de l'existence, normalement, légitimement. Tout en connaissant les efforts qu'il faut fournir pour produire ces fruits.

Nous sommes ces fruits, nous nous réjouissons de nous consommer les uns les autres dans les échanges et dans l'amour, dans les œuvres communes fraternelles. Déjà, immédiatement on voit qu'il y a une continuité de notre existence dans celle des autres et qu'il y a en versant sombre des ruptures et des failles, des malheurs et des séparations qui nous font souffrir, parfois à en mourir de désespoir.

La question des pouvoirs est posée. Untel va tout faire pour s'imposer et prendre la tête des légions, pendant qu'un autre va essayer de rendre quelques lumières afin de retrouver ses moyens dont les premiers l'a dépossédé par tous les bouts de la ruse à la violence. Il y a

net conflit entre Jésus et César, entre les saints et assassins. Cela me paraît assez irréconciliable.

Nous sommes d'un autre millénaire, les conditions ont tellement changé que les références antiques n'ont plus cours. Certains disent « rien de nouveau sous le soleil ». Eh bien si précisément, le Soleil. Partout le soleil se cache entre les lignes, soleil intérieur appartenant à tout être qui veut le faire vivre.

Réanimons le Soleil en Nous s'il est mortel.

Nous ne trouverons pas de vie animée au musée d'histoire naturelle, ni d'atomes dans le tableau périodique des éléments, si nous méconnaissons l'animal, ou l'atome de façon intime, si je puis dire. Ce qui est le comble sachant que nous sommes à la fois animal, et également fait d'atomes. Nous passerions à côté de ce qui nous forme. De même à côté des hommes autres que nous, alors que nous sommes du même, quoique dissemblables. Nous passerions à côté du réel comme si nous n'étions pas des êtres ayant une réalité, étant dedans, avec laquelle nous sommes censés faire Corps.

Seul face à nos pages blanches, il faut effectuer un choix. Dans un sens, ce sont mes preuves. Fonctions de mes épreuves, au sens double de faits éprouvés, vécus, et de rendus verbal ou de copies, d'essais, textes, l'un soutenant l'autre, sans présumer a priori lequel est soutien et lequel est soutenu.

Ici, *Ça* va par deux. Début et Fin, Soleil et Terre, Jour et Nuit, Inspirer et Expirer, Femme et Homme. Ordre et Chaos. Oubli et Mémoire. Jusqu'à la Fin pour un autre début.

Quelle Confusion... Pour quelle lumière ?

*

Ce qui suit, c'est un tableau très sombre dans le fond, un écran noir sur lequel nous aimerions que surgisse une imperceptible lueur aux yeux du lecteur.

Fin

*Fin*¹ dans le sens de fini et dans le sens de fine. La fin fut fine.

Insensé de commencer ce recueil par la fin, et dans le désordre présent de ces textes, dans cette progression entrevoir un début contrairement au temps impossible à remonter ? Vous l'aurez compris, je ne me place pas dans un *moment* ordinaire du mouvement des choses, des objets et des faits qui paraissent couler de source. Il y a une raison à cela, quasiment indéfinissable, comme une confusion de la fin et du début. Comme un mélange ou une fusion, une inversion du sensé et de l'insensé, comme de nombreux contre-sens et de quoi s'y perdre. Pour éviter cela, il me faut poser la fin avant le début, afin de regagner cette fin, et que celle-ci finisse bien. Vois immédiatement de quelle fin il s'agit. Dans quel achèvement tu te trouves. En quel lieu vivant et non en quelle mort. Ou en quelle absence, non pas de sens mais d'être, à la limite d'exister, qui n'est pas tout à fait de la même substance que l'être, l'une procédant cependant de l'autre et réciproquement.

Fin, dans le sens de fin de l'histoire, fin des temps, du monde, *comme si la fin nous guettait, ou nous menaçait*. À l'imparfait, et non au futur simple, contrairement à la conjugaison normale des temps.

Il a fallu comprendre la fin pour pouvoir commencer un ouvrage.

Comme si il y avait eu une fin nous précédant, et que nous en serions au début d'une autre page, d'un autre temps.

Ainsi, la fin remonte-t-elle les temps présents vers sa fin, ou non.

Nous nous pensons dans le temps, qui se déroule avec ses quantités d'événements, ses faits, ses chocs, les maux et ses bienfaits, sans trop comprendre pourquoi. Dans le temps et dans une géométrie mettant à distance les propos irrationnels. Comme si l'insensé n'avait pas

¹En français dans le texte

de sens, et qu'il allait pouvoir altérer la cohérence de l'ensemble, devenant par conséquent insensé. Dans cet ordre d'idée, que peuvent bien peser les mots, s'ils ne remettent pas les choses en place ? De même, combien d'affirmations ont pu dans leur apparente rationalité, nous égarer et faire commettre autant de dégâts, de pertes sans que nous puissions y remédier, ou si peu.

Dans l'hypothèse où vous voyez déjà la fin, il est inutile de poursuivre, c'est comme si vous aviez fait connaissance avec vous-mêmes.

*

L'histoire a probablement commencé avec la guerre qui n'a jamais cessé, perpétuelle jusqu'à son terme. Il n'y a pas de paix perpétuelle, il n'y a de paix qu'éternelle. En attendant que cette paix devienne éternelle, nous pourrions vivre si la guerre ne nous emporte pas. La guerre sans fin c'est la fin de l'aventure humaine. Comme si nous n'arrivions pas à trouver en nous les ressorts suffisants pour cette paix éternelle, précisément. Le calme, la sérénité, la joie, la satisfaction de notre condition, la possibilité de contempler, de suspendre le temps, et de nous sortir de ces agitations fébriles où nous investissons des énergies considérables, forcément destructrices, aux issues incertaines. La guerre lourde de sens dans sa démence.

On ne dépose les armes que dans son esprit. On accepte la relativité de nos mots, et une certaine fatalité de notre défaite.

Depuis les origines elle n'a fait que s'amplifier et accroître les vengeances respectives, dans ce jeu trouble des non-dits, des mensonges, des ruses et des trahisons, des volontés de dominations, de soumissions. Le sens de l'histoire est absurde dans ce sens là. Ou indéterminé, relatif, incertain, n'ayant pas nécessairement le sens qu'on lui prête. Ce n'est pas vrai pour les écrits, qui témoignent de l'histoire ou des faits, mais ne coïncident pas nécessairement, dans ce qu'il est convenu de dire que le mot ne colle pas à la chose.

Absurde, il ne l'est plus si nous faisons connaissance avec les plans supérieurs de la conscience passant par la reconnaissance, des uns aux autres, et de tous avec le supérieur de l'homme, et même de l'inférieur. Ce qui suppose une sincère humilité, non une humiliation

ou une quelconque mortification de nos corps. Cela suppose aussi que les mots ne soient pas faux ou qu'ils déguisent les choses ou les faits.

En quelque sorte, il s'agit de retrouver cette unité d'être. Par delà les faits, les idées, et les mots. Une certaine transparence, qui ne nous épargne pas.

Face à cela nous sommes seuls.

SE BATTRE CONTRE DES FANTÔMES

Que valent ces univers s'il n'y a personne, s'ils sont régis par des lois inflexibles ou inexorables conduisant à une sorte de mouvement d'expansion, de production, puis d'extinction ? S'ils ne servent qu'eux, les univers sont absolument inutiles. Autant dire notre insignifiance au milieu d'une immensité insensée. Malgré tout l'amour que nous pourrions avoir, ce serait un songe vain, des souffrances inutiles. Nous aurions vu le jour pour rien, puisque rien ni personne ne demeurerait nulle part. Le bal des astres tournerait comme une mécanique folle, de même que ces tourbillons de poussières dans un désert sans fin. Que ceci ou cela se soit passé, cela resterait indifférent.

Mais ce n'est pas ainsi, malgré le vide abyssal des univers. Nous ne sommes pas seulement les observateurs distants de ces agitations ordonnées et désordonnées, nous sommes aussi producteurs des scénarios.

Qu'en savons-nous ? C'est facile d'affirmer sans preuve. Ou sur la base de témoignages venant d'un autre, venu d'on ne sait où, nous racontant avoir vu le loup. Il est des esprits pourtant éclairés qui ne voient que cette absence, ou cette présence, sadique universel, ce qui nous plonge dans un pessimisme affreux, au regard des résultats de notre mort certaine, tout étant disparu.

Par nostalgie nous recherchons les traces d'existence dans le passé, espérant s'y trouver encore. Mais cela ne marche pas. De même dans les étoiles dont nous ne percevons que les lumières du passé immensément lointain, aussi éloigné en distance qu'en durée. L'univers serait un vase clos inhabité. Et paradoxal, puisque nous y sommes.

Puisque nous le pensons, il doit être pensé, habité de pensées. Et pas que. Nous, êtres microscopiques, en sommes arrivés à questionner les galaxies. En grimpant les multitudes de barreaux de l'échelle des métamorphoses de corps en corps. Forcément ça fait assez mal ces séries d'accouchements de notre être pensant, aimant, conscient, vers quelque chose de *plus, de toujours plus. Avec en prime une conservation de la mémoire.*

Comme si nous ne pouvions nous stopper et nous satisfaire une fois pour toute de notre condition limitée. Il apparaît qu'il n'y a pas d'arrêt possible, ni de havre de paix, sauf ceux que nous espérons. Ce n'est pas ce que je crois, ou constate ici même. Dans la simplicité des moments heureux, à l'écoute des belles musiques, des chants poétiques, des œuvres sublimes. Du bonheur également avec enfants et petits enfants, des amis, de ce qui est encore vivant dans le monde.

D'autres parmi nous affirment qu'il n'y a de vérité d'être que dans le présent, ce qui me semble insuffisant, du fait du futur qui se présente, et qui nous oblige à nous pencher vers lui. Ou sortir la tête du présent.

Radicalement, nous pouvons refuser le futur démentiel que certains voudraient nous construire, comme prison terrible. Ce qui est déjà en place. Comme un mur infranchissable. Ou que nous allons devoir payer de notre vie si nous voulons le dépasser.

Qui sont les promoteurs de ces geôles et grillages barbelés virtuels et réels. Et au service de qui agissent-ils ? Protègent-ils les dieux de notre intrusion dans ces paradis, qu'ils sont censés connaître et servir dans leur adoration du Pur ?

Alors pourquoi les pauvres hères que nous sommes n'ont-ils pas été illuminés depuis l'enfance par ces rayons solaires facteurs des harmonies, tels des domaines réservés et privés, des domaines interdits. Exactement comme est l'Univers invisible, ou comme sont les Présences invisibles.

Si je vous dis qu'elles nous voient.

AUCUN LOUP

Je ne fais pas de mystère, tout est clair. Je ne dévie pas de ma ligne. Qui n'est pas mienne, mais que je trace. Ligne de conduite, discipline. Pour quel but, quelle destination ? Certains d'entre nous espèrent trouver de la lumière dans leur mort. Non, souhaiter sa propre mort, c'est dans l'espoir de se libérer d'un poids, croyant que la pesante heure nuit à la grâce. Vivre, c'est voir la lumière. Voyant la lumière nous sommes vivants. La lumière fait son chemin parmi les morts. Certains sont ranimés, d'autres ne le sont pas, tellement leur mort est profonde. Comme si nous étions égaux. Ceux qui portent des lumières, ne sont « *tout de même pas les mêmes* » que ceux qui portent des bombes, des grosses ou des petites. Ceux qui raniment identiques aux endormis. Le réanimateur paraît rigide. Le chirurgien bien pire. À tel point qu'on le dit méchant. Inutile de se retourner sur son passé, pratiquement. La rivière arrive à sa source. Parce qu'il y a la « fonction christique ».

Cette affaire ?

Ça se tient sur un satellite entre ciel et terre, faisant office de lien secret. Comme dans un ascenseur alchimique de l'esprit des spires et des spires de l'esprit, pour être juste dans cette équation et ses fonctions multiples. Celui qui à un moment donné des existences occupe cette fonction christique, ne vous trompez pas, il ne vous trompe pas. Il se tient tout en bas, il sait ce que cela coûte. De se souvenir.

Il est normal et bon d'aimer le corps christique², plus que tous les corps mortels, vous ne pourrez rien contre cela, pour la simple raison que de ce corps émane une pure lumière, pur amour. Qui peut se trouver en de nombreux endroits, passant plus ou moins inaperçu et renversant notre jeu que nous croyions bon. Comme si venir sur terre était fait pour se distraire, s'amuser et profiter. Rien que ça, devoir subir le poids des jours, sans parler des travaux et autres peines, rien que d'être là, est pesant, mais c'est aussi une chance.

²Corps christique sans fonction ? Ou fonction sans corps, cela ne marche pas.

Nous avons eu cette *chance* de tomber bien bas, et de ce fait là, très extraordinaire, nous pouvions voir et admirer l'infini, sous sa face obscure et méchante. Bien entendu, cela n'est pas sans souffrance si nous voyions les horizons s'éloigner toujours plus devant nous.

Je trouve assez cocasse ce personnage ivre au milieu des étoiles, ballotté comme pas deux dans sa fragilité, se raccrochant à des épaves, et dérivant, dérivant...

Après tout, qui n'est pas celui-là ? Nous avons eu une autre chance, mais celle-là, il ne faut jamais la perdre. Ce serait nous perdre une seconde fois.

Il y a un tableau où l'on voit le Christ seul sur la croix, paysage désolé, jaune et gris, légère brume. Personne autour de lui.

Nous ne savons rien sauf ce qui nous vient de *lui*. Ou d'elle à tire d'aile.

La grande masse des hommes est privée de vérité, de pouvoir vivre, comme devant se rendre à l'évidence dramatique de la mort, ou se plier à l'obéissance dictée par des gens se disant, se posant comme détenteurs exclusifs des clefs des destins. Comme des propriétaires de la terre, exigent une soumission totale, peu payée en retour. Constat effrayant des esclavages et des massacres au cours des siècles, des sacrifices imposés comme s'il s'agissait de la volonté divine. Et une promesse de résurrection en fin de parcours, calquée sur celle de leur Dieu mort sur la croix.

Nous ne sommes pas tenus de mourir, que meure en nous-mêmes cette présence d'esprit, cette mémoire d'être, se souvenir où nous allons. Comme nous agissons en conscience. Mais ceci est épuisant.

Je me demande ce qui est le mieux, mourir, s'anéantir, ou vivre, devoir subir ces espèces de clous, ou de morsures venimeuses des temps et des pensées assassines qui telles des ombres de serpents lâchent leur venin dans ton cœur, et te font trembler d'effroi. Tu n'as plus le feu qu'il faut pour t'en extraire, tu restes tenu sous les sangles immobilisé et atrocement seul.

Non, tu sais cependant que tout ceci n'est que le passage obligé des ténèbres, de cette mise à nu, pesée de ton âme en quête d'elle-même, de son unité et du repos. De la pesée de toutes les âmes livrées pratiquement aux mêmes épreuves de vérité.

La vérité reste *éprouvante*. Elle n'est pas raisonnable.

QUI VEUT RÉGNER ?

Comment marche le monde ? D'abord, on ne choisit pas, on subit la loi commune. Tout ceci passa aisément, presque sans histoire. Parce que la nature est plus forte et que sa loi s'imposa, nous nous y coulions sans trop de difficultés. Ce n'est plus ainsi. Il y a tant d'histoires pour de multiples raisons jamais élucidées. S'installèrent des maux considérables, une transformation inouïe de la nature, de même que les lois humaines qui se compliquent, à tel point qu'on en perdit les bases, plus rien ne devient intelligible. Pourtant la simplicité est encore là, mais inaudible. La loi commune est bel et bien égarée, de même que le bien commun. On peut – après coup – admettre que toutes les lois initiales ne furent que relatives, approximatives, imparfaites donc. Fragiles et désarmés, ce ne sont plus les lois de la nature qui nous guident mais des rapports de forces, chaque groupe voulant imposer sa loi. Règne une sorte de mensonge collectif, une hypocrisie, un jeu de masques, des intérêts divergents, tissu d'humanité plus ou moins déchiré. Cela préfigure des drames, des histoires finissant mal. Plongés dans le noir profond, tous ensemble. La défiance est globale, la confiance minimale. On peine à se comprendre, à trouver les mots justes et entendre ce qu'ils signifient. Cela devient très cacophonique. Dans ces conditions ce sont les dictatures qui s'imposent sur un ensemble qui se délite. On en arrive à affirmer que la nature n'existe pas. Puisque tout est possible, nous pourrions tout recréer de nous mêmes, à notre guise, selon notre volonté. Nous recréer selon nos envies, produire et engendrer des chimères fantastiques, ce qui semble amuser le monde. Si tout est possible, le pire n'est pas exclu. Ce n'est pas drôle.

Quand on songe à ce qui est réellement drôle, cela nous enseigne, nous enrichit, nous réjouit profondément, au lieu de nous laisser dans un sentiment de vide, avec cette envie de ne plus rien dire, tellement cela paraît inutile.

Parmi tous les possibles, il est impérieux de choisir le meilleur des possibles, si on en a encore le choix. Et cela, à partir de quel gouvernement ? Qui donc doit régner sur Nous ?

QUEL JOUG

Quel joug en ton esprit ? C'est tentant de vouloir revivre les expériences, les illuminations qui t'ont traversé, comme si c'étaient des objets ou des entités à ta disposition, dont tu te servais selon ton humeur. Répéter les mêmes émotions, les visions, comme les rêves dont tu conserverais les images dans un recoin de ta chambre. Comme le désir, cette puissance qui aussi te subjugue, dans son style. Étonnant comme dans cette vie il ne reste plus rien vers la fin. Se raccrocher à des épaves verbales, croyant que tu vas pouvoir échapper à la noyade et te retrouver sain et sauf sur l'autre rive. Pourtant, pas d'autre choix, il faut une barque. Que sont donc ces expériences, ces lumières et courants forts, sinon des échos de l'autre rive, qui t'appellent pour que tu viennes en temps utile, en ton esprit. Ces sons sont passés, ils ne peuvent donc pas revenir. Ils ont fait leur ouvrage, façonné ton visage, soulevé les voiles. La vie sur terre, dans ces chairs, n'est pas une préparation à la mort³, mais une préparation à la vie éternelle, à l'immortalité. Comment entendre cela ? Ce n'est pas une perpétuité, une prison dans un corps d'ordre divin. Ce n'est pas une solitude, loin de là. C'est au contraire, le lieu de toutes les présences. Mais n'anticipons pas. Nous avons encore un petit corps, capable de voir des œuvres utiles, diverses, et d'en produire. Au fond, ne s'agit-il que de toi. Ton âme, que tu pries, sous l'éclairage de la Dame. Un joug bien doux.

³Selon G.Anders, Regedié (Heidegger) prêchait cette thèse, cf la Molussie

De l'enfance à la vieillesse, il y aurait pu y avoir continuité dans cet amusement loin d'être gratuit et stérile, sauf qu'avec l'âge, la maturité, les jeux ne seraient plus les mêmes, ils seraient, disons, plus spirituels, moins corporels. Tout en étant aussi joyeux. Ceci n'empêche pas la mélancolie, et le sérieux. Mais ce monde n'est ni sérieux, ni joyeux, il est affecté. Possédé, sous emprise. Ce n'est plus du jeu.

Ne prenez pas les textes sacrés au pied de la lettre, ils cachent simplement leurs secrets. Tout se trouve dans le cœur. Dans la lumière du cœur. Ou du cœur qui émet sa lumière et son amour, ne pouvant se tromper d'amour. Tous les débordements du monde ne tiennent qu'à cela, mal compris, perçu, entendu, dévoyé, lunaire. Douleuruse lutte.

Dans la transparence il y a si peu à dire, juste à se tenir en présence.

Les présences invisibles, ça *réfléchit*. ⁴

DISCERNONS. ÇA NOUS CONCERNE

La solitude nous concerne.

La solitude ou l'isolement. Nous sommes de plus en plus nombreux, de plus en plus isolés, seuls et retenus otages dans nos maisons, autos, ordiphones surveillés, n'ayant comme interlocuteurs que des distributeurs de billets et de clics, des notifications sur les réseaux, ou des soirées passées à ingurgiter des séries anxigènes. Puis la fête hystérique des grands combats sportifs, ou les soldes. Quand tu vieillis, tu vois tout s'effriter autour de toi. Il ne reste plus rien. Tout devient absurde ou inintelligible.

En vérité il manque les lieux et les présences effectives des uns aux autres qui autorisent les échanges et tout ce que cela implique comme richesse et ferment. C'est la vie qui s'en va et nous laisse orphelins, possédant le dernier modèle des bijoux technologiques, ou des plats raffinés des meilleurs restaurants. Quel ennui, quel désarroi. Alors les hommes se réveillent et se révoltent face à cette absurdité et

⁴Miroir

ces masses d'injustices qui se profilent au nom des impératifs économiques, des chiffres qui mentent avec aplomb.

Les chiffres ne disent strictement rien. Prenez les indices du bonheur, comme s'il y avait un thermomètre pouvait vous rendre sa température ou celui de la liberté. Même l'argent ne signifie rien puisqu'il s'agit de flux relatifs à des liens, des relations de confiance. Le pire, c'est que ces nombres nous tiennent prisonniers, comme des entités fantomatiques et que nous y croyons. Nous savons également que dans ces contextes, nous ne pouvons faire sans. Il en résulte la puissance fantastique des possédants, détenteurs de sommes phénoménales, se permettant tout. Et imposant des directions atroces au monde.

Ceci explique peut-être ce fait de replis, des peurs engendrées où chacun essaie de se prémunir comme il peut. Situation de défiance généralisée.

PAUVRETÉ DU MONDE

La pauvreté du monde, probablement celle de croire que le siècle est tout, que le temps est objectif, que rien ne passe que le temps. Savons-nous ce qu'ici nous sommes, ce que nous avons à cultiver, ce que nous avons à faire, dire, ouvrir et œuvrer, comme si la Terre pouvait être modifiée à notre guise comme on change de décor, en fonction de nos idées et visions, qu'il suffirait de changer les meubles, de rénover les peintures, d'effacer les anciennes, de détruire les vieilles architectures architecturales, culturelles, pour améliorer la condition, alors que nous ne faisons que rompre le fil de nos mémoires, et oublier les cieux, l'immortel, l'éternel, l'essentiel qui gît exsangue nous laissant dans une extrême pauvreté ?

Alors pour oublier cette sorte de déchéance de notre état, que ne ferions-nous pas ? Usant, abusant de stupéfiants, consommant sans modération de nombreuses drogues, nous passons à côté des choses simples et lumineuses, des éléments essentiels qui font que nous nous reconnaissons, comme un bouquet de roses offertes, un échange de regards suffit à tout expliquer.

Bien entendu, il y a tous ces génies qui illuminent les siècles, ces livres, musiques et toiles chargées de *grâces* sans lesquelles nous tombons encore plus bas, perdant les seuls éléments d'émotions, de larmes, de rires qui nous restent. La richesse est dans l'âme qui peut à la fois s'exprimer et entendre. La pauvreté est cette absence. Cet enfermement dans la matérialité des choses, ou dans la spiritualité qui n'est pas reliée à cette matière. La relation n'étant pas effectuée, c'est comme si le rêve n'était pas vécu, comme si le réel ne comportait nulle dimension imaginaire réelle.

C'est à deux que l'éternité se passe, nous passons à deux vers l'être éternel, le nôtre. Nous mourons seul. Ce qui ne peut se faire autrement. Nous ne pouvons mourir pour un autre. Nous pouvons juste vivre les uns pour les autres, et nous soutenir dans cette lumière. La plus grande richesse est dans le don. Il faut prendre aussi pour pouvoir donner. Prendre ce qu'on nous donne, pour pouvoir rendre. Ainsi nous nous enrichissons tous.

Comment savoir si notre époque vit vraiment cela, cet échange des dons ?

Faire don de sa vie ? Qui peut croire ou penser que le sacrifice, la mort de Jésus (d'un homme de Lumière) puisse nous avoir sauvé ou ouvert la voie ? On en constate tous les jours les dégâts dans le monde, sans cesse. Le naufrage, les perpétuations des crimes, les sociétés qui deviennent complètement décadentes ou sous un autre angle une profonde dégradation des corps et des consciences, de même que des crispations identitaires, en réaction aux mœurs des égarés. Comme si toutes les voies étaient bouchées, et qu'il allait être dur de retrouver quelque chose de plus sain, sans succomber dans le mièvre ou le lénifiant. On ne refait pas l'histoire. Ces complicités entre les pouvoirs politiques et religieux, ces asservissements qui se sont perfectionnés avec le temps, et qui ont verrouillé les psychismes. On peut idéaliser, diviniser la figure christique, à travers la passion, la mort et la résurrection, mais elle ne concerne que lui dans son incarnation et sa mort. sa vie, ses messages, sa mission étant pour nous. Nous n'y sommes pas.

Loin de là. Nous en sommes encore à *mourir*. Nous ne vivons pas nos morts comme des métamorphoses conscientes, de même qu'au cours de notre vie nos transformations sont très minces, si l'on en juge par ces excès délirants qui ravagent la terre. Tout le monde réduit à l'impuissance face aux forces des empires, qui se croient immortels.

Il est très probable que l'écrire ou le dire soit aussi vain. Vain si nous ne savons pas d'où cela vient. Ni pourquoi cela vint. Sans jeu de mots. Nous ne pouvons savoir qu'en commençant par la fin. Nous ne sommes plus acteurs en cette origine, nous pouvons tout juste en être spectateur nous orientant vers l'origine et la fin.

LE RÔLE D'UN *SEUL*

Dans le parcours des humanités, il y a des êtres d'exception. Discrets. Des êtres seuls. Et sûrement répandu en nombre au cours des temps, et des pays. D'eux, il ne reste que très peu de textes, des écrits improbables, mais ils traversent les siècles et sont souvent incompris. Plus véridique, plus profonde encore la pensée dès lors qu'il n'y a plus de traces écrites du tout, mais des simples témoignages de paroles et d'actes lourds de significations, déterminant et laissant libre la pensée et l'inspiration des hommes, la traduction, ou l'interprétation, laissant donc l'esprit des hommes effectuer leurs choix et faire vivre leurs lumières.

Tout ne serait qu'affaire de semence. De germes envoyés. Et charge à nous de faire fructifier ces semences afin que nous nous y retrouvions. Afin que le compte y soit. Qu'il n'y ait pas de perte entre l'origine et la fin.

Tandis que les mots inscrits ne laissent guère de choix au lecteur et à son esprit, comme si nous y perdions cette dimension de virginité indispensable à la fécondation. Les écrits, les images, contraignant les représentations intérieures, comme une rivière canalisée.

Mais il est entendu que sans nulle trace, tout ne repose que sur la foi des témoins et des acteurs, de ceux qui agissent ensuite en son nom. Révélation du bon ou du mauvais cœur, sachant que le mauvais